

AR	مع نيزد الفاعل الرئيس: المستخدم، هل يمكن التطلع لإطار معيشي حضري ملائم؟
ENG	With the ostracism of the main actor: the user, Can one allege a suited frame urban living?
FR	Avec l'ostracisme de l'acteur principal : l'usager, peut-on alléguer un cadre de vie urbain séant?

دمبري مبروك

جامعة باتنة 1 الحاج لخضر- الجزائر

sdambri@gmail.com

dambri.mabrouk@gmail.com

DAMBRI Mabrouk

Université Batna 1 Hadj Lakhdar- Algérie

تاريخ القبول للنشر

2018/04/10

تاريخ المراجعة

10/03/2018

تاريخ الارسال

22/02/2018

الملخص

باعتبارها اعظم منشئ بشري بامتياز، تعد المدينة بوتقة و اطارا معيشيا لأغلب ساكنة المعمورة. و من خلال رد فعل سلبي أفرزت المدينة ازمة متعددة الابعاد و اعتلالات تكاد تتسم بالشمولية الكاملة.

و باستعراض الاسباب الكامنة وراء هذه الوضعية ، كما تذكر ذلك دوائرنا البحثية ، يظهر لنا ان عاملا رغم اهميته القصبوى قد تعرض للإقصاء على وجه الخصوص. و بالفعل فان البعد الانساني و تحديدا نبذ المستخدم ببذو هو المشار اليه بالبنان.

ان "تردي" البيئة المشيدة نتيجة اما لاستعادة حيازتها او رفضها هي في الواقع اشارة ذات احياءات قوية ان الفاعل يتطلع الى راحة خصوصية مشروعة لم يؤبه بها في عملية اتخاذ القرارات البيئية.

انتسابا الى براداييم نظرية تقرير المصير، مرافعتنا في هذه الورقة ترتكز اساسا على المسألة الهويتية و مفهوم الراحة الخصوصية و كذا اشراك المستخدم في عملية صناعة القرارات المتعلقة بإنشاء البيئة المشيدة.

الكلمات المفتاحية: الاطار المعيشي الحضري، المسألة الهويتية، الراحة الخصوصية، اشراك المستخدم، نظرية تقرير المصير.

Résumé

Grand artefact par excellence, la ville, creuset et cadre de vie de la majorité de l'humanité, par le truchement d'un retour de manivelle, génère une crise multidimensionnelle et un malaise quasi généralisé.

Passant en revue les causes qui sous-tendent à cette crise, évoquées par nos sphères heuristiques, il apparait qu'un facteur, pourtant crucial, soit particulièrement tu. En effet, la dimension humaine et spécialement l'ostracisme de l'utilisateur, semble être pointé du doigt.

La « dégradation » d'un environnement bâti, opérée par une réappropriation ou un rejet, est un signe, on ne peut plus révélateur, que son acteur recherche légitimement un bien-être idiosyncrasique perdu dans le processus décisionnel.

S'inscrivant dans le paradigme de la théorie d'autodétermination, notre plaidoyer s'appuiera dans cet article, essentiellement sur la question identitaire, la notion de bien-être et la participation de l'utilisateur dans le processus décisionnel.

MOTS CLES : cadre de vie urbain, question identitaire, bien-être, participation de l'utilisateur, la théorie de l'autodétermination (TAD)

Abridged summary

With the ostracism of the main actor: the user, Can one allege a suited frame urban living?

As an ultimate great artifact, the city is a crucible and frame living of the majority of mankind; through a backlash, it generates a multidimensional crisis and a nearly generalized uneasiness.

Reviewing the causes underlying this crisis, mentioned by our heuristics spheres, it appears that a factor, although crucial, has been particularly hidden. Indeed, the human dimension and especially the ostracism of the user, seems to be pointed.

The "degradation" of a built environment, operated by its appropriation or rejection, is a sign, no more revealing that his actor legitimately seeks an idiosyncratic well-being lost in the decision-making process.

As part of the paradigm of self-determination theory, our argument in this paper will be based, essentially on the question of identity, the notion of well-being and the participation of the user in the decision-making process.

The Theory of Self-Determination relates to the Theory of Human Motivation which philosophically refers to the thought of Aristotle, assuming that Man is naturally oriented towards the development of his potentialities. This theory has been the subject of considerable researches since the 1970s and its predictions turned out to be valid, regardless of individual differences such as age, gender or socioeconomic status.

This approach explains the conditions under which the well-being of an individual is facilitated instead of being impeded. It maintains that the human, innately, tends to satisfy psychological three basic needs stipulated by the Theory of Self-Determination: the need for autonomy, the need for competence and the need for relationships with others.

About our subject, the satisfaction of these fundamental needs, spatially, should therefore induce a state of well-being reflecting a symbiosis between the individual and his existential environment.

Any mode of being-in-the-world requires a specific spatial and environmental occupation and embodying its identity foundations distinguishing it from all otherness. The improvement of living conditions will not be proven unless its frame designed, realized and lived is a real translation of the way of life of its user, by responding to his needs, aspirations, feelings and emotions. Thus, any schism between space of life and way of life reveals a state of existential marasmus. If the user is overcome by the feeling that this space of life, in which he projects himself, is not his, he develops either total indifference towards it, either a re-appropriative action, or however, an aggressive reaction actively participating in its "degradation".

Making the user contribute in an efficient way, or rather restoring him his right in the formation of his living environment is one of the biggest challenges facing the decisions-makers. There is no more legitimate or more natural for the notion

of being-in-the-world, than to renew the relation between being and the world, its world; and stop hobbling it.

KEYWORDS: frame urban living, question of identity, well-being, participation of the user, self-determination theory (SDT).

1- Prolégomènes

La ville, à la fois, structure matérielle et société humaine, *urbs* et *civitas*, transcrit dans cet entrelacement complexe, en une suite interactionnelle, spatio-temporellement stratifiée, une des plus sublimes péripéties de l'histoire.

Moult clivages des postures cognitives et pratiques, relevant autant de l'épistémè que de la praxis, ont longtemps caractérisé les approches disciplinaires relatives à la ville. Depuis son statut de lieu d'échanges jusqu'à l'état de mégalopole et de conurbation et passant par toutes les étapes de l'établissement humain, la ville a toujours occupé une image de marque dans les activités des communautés humaines. Cette ville, les ayant nantis d'abri et de protection, de siège des pouvoirs et de gouvernance, d'activités et d'emploi, de loisirs et de détente, de services et de prestations, d'espaces de sociabilité et de massification, d'accumulation des biens et des connaissances, de concentration démographique, de production et de consommation..., se trouve dans une situation de crise multidimensionnelle et souffre d'un malaise quasi généralisé.

Victime de l'extrême bienfaisance qu'elle fournit à l'humanité, la ville excessivement sollicitée, génère une panoplie pathogène d'une diversité inouïe. Son étalement dispendieux inexorable met les acteurs urbains dans un véritable état de psychose : Comment le maîtriser ? Faut-il l'éradiquer ? Ou le limiter ? Ou plutôt le canaliser ? Mais en fait, n'y a-t-il point un moyen de l'éviter ? Que faire avec le gigantisme, la congestion, la vétusté du bâti, la mobilité, les risques, la pollution, la croissance urbaine et ses coûts économiques et sociaux induits, la laideur, la monotonie, les disparités sociales, l'indifférence et l'anonymat, la densification démesurée, la délinquance juvénile notamment banlieusarde, la gestion des outils de planification ... ? Ainsi Chombard de Lauwe (1982), s'enquit

si la fin des villes était un mythe ou une réalité, alors que Françoise Choay (1994) décréta sa mort, tout en proclamant sa ressuscitation sous le règne de l'urbain.

L'érudition de l'urbain, sans répit, s'attelle à défricher ces rébus inférés et tente, tant soit peu, de les résorber en discernant les tenants et présageant les aboutissants qui les sous-tendent. Toutefois, un facteur, pourtant crucial, paraît être particulièrement tu, ou à la limite, la circonspection lui étant assignée ne reflète guère l'ampleur de son implication. C'est de l'usager qu'il s'agit. N'est-ce guère lui, *in fine*, l'ultime dessein de l'acte urbain ? Et, *en sus*, ne sommes-nous point, à bien des égards, tous des usagers du cadre de vie urbain ?

2- Espace de vie paradoxalement vécu

Tout mode d'être-au-monde requiert une occupation spatiale et environnementale lui étant spécifique et incarnant ses fondements identitaires, le distinguant de toute altérité. L'extrême diversité caractérisant l'occupation humaine de son environnement physique en est un argument tangible. Toute communauté humaine entretient avec son espace de vie un éventail relationnel inféré par la manière d'être-au-monde qu'elle a adoptée. Selon Hoyaux (2002), il s'agit de se construire à l'intérieur d'un monde par la construction même de celui-ci. Cette relation est d'une telle importance vitale qui pourrait atteindre une fusion totale des noms de groupes avec les noms des lieux et territoires¹.

L'amélioration des conditions de vie ne saura être avérée sans que son cadre conçu, réalisé et vécu ne soit une traduction réelle du mode de vie de son usager, en répondant à ses besoins, aspirations, affects et émotions. La « dégradation » d'un environnement bâti ou aménagé opérée par une réappropriation ou un rejet est un signe, on ne peut plus révélateur, que son utilisateur recherche

légitimement un bien-être identitaire perdu dans le processus décisionnel. On assiste ainsi à une situation d'une ambiguïté manifeste, dont l'omission lors de la création d'un cadre de vie, enfreindra profondément toute tentative d'amélioration de l'acte urbain. Roger Klaine (1984) présageait qu'il faudrait bien un jour en finir avec l'utilitarisme régnant et comprendre que le grand mal de nos villes est le sous développement psychologique, affectif et spirituel.

La pathogénicité due à l'ostracisme visant l'utilisateur quant à l'état valétudinaire que revêtent aujourd'hui nos villes, s'avère des plus indéniables.

Ainsi, procéder à une production urbaine, en aménageant l'espace d'une manière autre que celle qui reflète le mode de vie de son utilisateur engendrera indubitablement un malaise existentiel manifesté par une crise identitaire, matrice d'une réalité paradoxale dont l'inextricabilité demeure l'un des défis majeurs auxquels se trouvent confrontés les acteurs urbains.

M.J. Bertrand (1974) souligne, à cet égard, la distinction entre « l'espace perçu » et « l'espace vécu ». Le premier serait ce qui est vu, entendu, senti dans le cadre de vie ; alors que le second ce qui est utilisé, approprié et ressenti. Néanmoins, la subjectivité de la perception même relève des vérités établies par les recherches effectuées dans le cadre de la psychologie environnementale.

Ainsi, tout schisme entre espace de vie et mode de vie révèle un état de marasme existentiel. Si l'utilisateur se trouve traversé par le sentiment que cet espace de vie, dans lequel il se projette, n'est guère le sien, il développe soit une totale indifférence à son égard, soit une action ré-appropriative ou en revanche, une réaction agressive participant activement à sa « dégradation » (Figure 1).

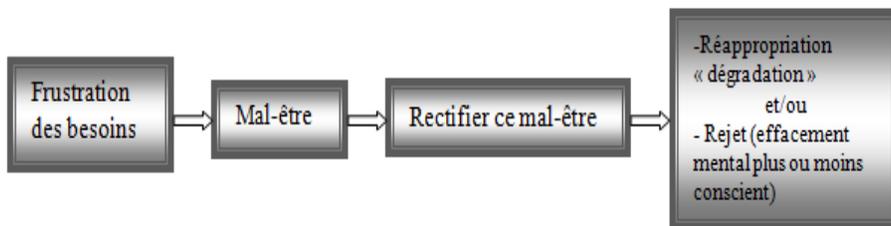


Figure 1 : Frustration des besoins de l'utilisateur
et son impact sur son cadre de vie

3- Le bien-être appété dans un espace de mal-être

Bien que le concept de « bien-être » prête à confusion à plus d'un égard, de par ses acceptions plurivoques, il n'en est pas moins certain que l'espèce humaine aspire, existentiellement, à ce que son « être-au-monde » soit « bien »..

Cette notion de « bien » est des plus subjectives, car être bien c'est être à l'aise en réalisant son équilibre homéostatique. Ce qui implique la satisfaction des besoins tant physiologiques que psychiques. Si la subjectivité de la dimension psychique est généralement admise dans les sphères heuristiques, celle concernant le domaine physiologique semble être d'une ambiguïté avérée, dès lors où la manière de répondre à ces besoins n'est guère uniforme et diverge selon les contextes culturels largement nuancés.

S'inscrivant dans le paradigme de la théorie d'autodétermination (TAD ; Deci & Ryan, 1985, 2000), notre plaidoyer tente de mettre en évidence que la satisfaction des besoins innés préconisés par cette théorie est indispensable quant à l'acquisition d'un bien-être existentiel, lors de la pratique de l'être-au-monde, notamment à la relation être-spatialité dans un cadre de vie aménagé.

La Théorie de l'Autodétermination relève de la théorie de la Motivation Humaine qui se réfère philosophiquement à la pensée d'Aristote, présumant que l'Homme est naturellement orienté vers le développement de ses potentialités. La TAD, *en sus*, « adhère au postulat « organismique » selon lequel les êtres humains dont des organismes actifs, naturellement portés vers le développement, la maîtrise des défis issus de l'environnement, l'actualisation de leurs potentialités, et l'intégration des nouvelles expériences dans un moi cohérent et unifié » (Sarrazin, Pelletier, Deci, & Ryan, 2011). La TAD a fait l'objet d'un nombre considérable de recherches depuis les années 1970 et ses prédictions se sont avérées valides indépendamment des différences individuelles comme l'âge, le sexe ou encore le statut socioéconomique (Deci & Ryan, 2012; Reeve, 2012)².

Loin d'un hédonisme épicurien, notre propos ayant trait à la relation être-spatialité, se réclame, quant à la notion de bien-être, d'une approche autodéterminative (relative à la TAD) visant la satisfaction des besoins psychologiques fondamentaux d'autonomie, de compétence et d'affiliation interpersonnelle qui facilite la croissance, l'intégrité et donc le bien-être³. Il s'agit plutôt d'un bien-être « eudémonique » qui est assimilé au fonctionnement optimal d'une personne. La TAD souscrit pleinement à la conception eudémonique,

Cette approche explique les conditions sous lesquelles le bien-être d'un individu est facilité au lieu d'être entravé. Elle maintient que l'humain, d'une façon innée, tend à satisfaire psychologiquement trois besoins fondamentaux, stipulés par la TAD : le besoin d'autonomie, le besoin de compétence et le besoin de relation à autrui⁴.

L'autonomie exprime la décision volontaire de l'action de la personne tout en étant elle-même l'agent qui réalise cette action de sorte qu'elle est en congruence avec elle et qu'elle l'assume entièrement. Phénoménologiquement, l'action autonome est celle qui émane du « vrai soi » et dont la causalité est perçue comme venant de l'intérieur, sans toutefois que le concept d'autonomie ne suppose nécessairement qu'on soit individualiste ou indépendant. Il n'implique strictement que l'appropriation personnelle de l'action que l'on pose ainsi que de l'intégration qui en découle.

Concernant le besoin de compétence, il se réfère à un sentiment d'efficacité sur l'environnement et la prise en charge personnelle de l'effet à produire.

Alors que le besoin d'être en relation avec autrui, requiert le sentiment d'appartenance – dimension identitaire - et le sentiment d'être relié à des personnes qui sont importantes pour soi.

Cette théorie de l'autodétermination prédit que si ces trois besoins fondamentaux sont négligés, il y aura, dans tous les contextes, un impact négatif sur la croissance, l'intégrité et le bien-être ; et si la satisfaction de l'un de ces besoins est compromise — dans n'importe quel domaine d'activité ou dans n'importe quelle phase du développement — une diminution de bien-être se fera sentir. Elle prévoit aussi que si, dans un contexte social donné, un besoin entre en conflit avec un autre besoin (p. ex. renoncer à l'autonomie pour conserver ses relations à autrui), la tension interne, la dissociation ou d'autres psychopathologies en résulteront⁵. Concernant notre propos, la satisfaction de ces besoins fondamentaux spatialement devrait donc induire un état de bien-être reflétant une symbiose entre l'individu et son environnement existentiel.

Spatialement, le bien-être, devrait, au demeurant, être ressenti dans ses gradients les plus élevés quand on est « chez-soi », notion qui pourrait être étendue au-delà du sens commun de maison, à d'autres territoires, notamment la ville, dont les lieux sont l'objet d'un usage habitant se prêtant à une appropriation débordant les murs qui circonscrivent le logis. Il ne faut toutefois pas croire que l'on habite seulement son logement. Au contraire l'habiter nous invite à considérer une modalité du rapport au monde qui dépasse le seul lieu où l'on loge. Cet usage permet à la personne de se sentir à l'aise dans les lieux où elle vit et, par là, de trouver dans son rapport à l'environnement les bases de son maintien de soi et de son identité⁶.

Le « chez-soi » est en fait un monde construit se rapprochant le plus à la notion de « bien-être » que se représente le sujet. La fidélité du cadre de vie à la conception du bien-être adoptée par l'usager ne fait que lui renforcer cette sensation, alors que toute divergence provoque en lui un sentiment de « mal-être ». Toute modification opérée par l'usager sur son cadre de vie n'est en réalité qu'une manifestation d'un mal-être tendant à « rectifier » ce qui en a été la cause. Rien d'étonnant si la signification *stricto sensu* du vocable « chez-soi » exprime un lien tissé entre un lieu et une identité.

Si un sentiment d'intrusion, voire d'agression survient, si la félicité du « bien-être chez-soi » se trouve troublée par une étrangeté -que l'on refuse à faire figurer dans un *nous*- cela dégrade l'environnement habité et arrache un espace approprié par l'usage à la mienneté. Une menace de désappropriation affleure et la lecture de l'espace s'effectue alors, dans les termes du territoire dépossédé⁷.

Di Méo G. (1999), constate que, faute de bien-être dans sa ville, l'usager confronté aux paradoxes urbains qui l'assaillent, souvent procède t-il à rectifier

ce mal-être par un effacement mental plus ou moins conscient de la « polis » et par la survalorisation de fragments urbains réputés plus conviviaux : « des espaces de rencontre du fait urbain et des valeurs humaines ». Il s'agit d'un passage partout repéré comme une valeur forte du connu à l'inconnu du familier à l'étranger de l'échange social même élémentaire au silence et à l'effacement relationnel ; transposition en quelque sorte du binôme universel dedans-dehors intériorité-extériorité..., recherchant à occuper l'interstice entre logis et cité, élément-clé d'une essence, d'un *eidós* de la ville déchiffrable par chaque conscience, par chaque sujet.

Pourquoi le sentiment de bien-être est à son apogée quand on est chez-soi ?

Le chez-soi est un phénomène relationnel entre un lieu et une identité, un endroit approprié et pénétré de significations, véhiculant l'image de soi, se référant à la notion d'ipséité et donc de l'altérité en reflétant l'affirmation de soi.

On assiste ici à la satisfaction des trois besoins fondamentaux du bien-être prônés par la théorie de l'autodétermination: le besoin d'autonomie, le besoin de compétence et le besoin de relation à autrui (Figure 2).

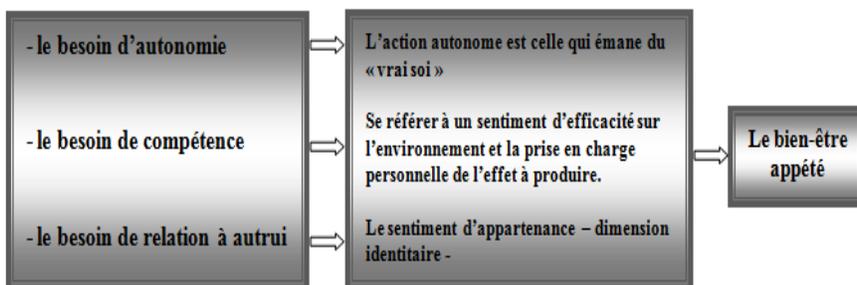


Figure 2 : La satisfaction des trois besoins psychologiques

fondamentaux du bien-être (TAD)

Mais tout compte fait, n'est-ce pas la liberté de produire son espace de vie qui est le facteur déterminant qui préside à ce sentiment de bien-être? En d'autres termes, la sensation de bien-être appété lors du déroulement de l'être-au-monde, et aspirant à contribuer décisivement à l'amélioration du cadre urbain, ne saurait être restituée sans une participation effective du sujet dans la production de son cadre de vie.

4- Cadre de vie recadré et revivifié par le retour de l'utilisateur

Submergés par une ville honnie par des détracteurs huant à tue-tête ses paradoxes, les acteurs de la production urbaine ne ménagent aucun effort en vue de s'affranchir d'un tohu-bohu conjoncturel caractérisant l'état épineux de leur mission, sans toutefois pouvoir en arriver à terme. Crozel B. (1998) décrit la situation de son cas de figure de la sorte :

« On a envoyé les assistantes sociales, les animateurs, les éducateurs de rue, les éducateurs de justice, les tuteurs, les conseillères en économie familiale, les médecins de la Protection maternelle et infantile, les associations d'aide aux devoirs, les gardiens d'immeubles, les îlotiers, les CRS et les animateurs sportifs, et ça n'a pas marché. On a créé des stades, des centres aérés, des clubs du troisième âge, des maisons de jeunes, des maisons de l'enfance, des centres sociaux culturels, des cafés-clubs ; on a imaginé des ZEP, des PALULOS, des DSQ et des zones franches avec beaucoup de monde motivé ; bref, on en a fait énormément, on a dépensé beaucoup d'argent, et cela ne marche toujours pas... ».

Pourquoi cela ne veut-il pas marcher ?

Dans notre conjoncture contextuelle nationale, il est considéré que maintes actions évoquées par Crozel relèvent du monde de l'utopie ; et une importante cohorte de décideurs continue à penser que si on pouvait mettre en œuvre, chez nous, quelques unes seulement parmi elles, on ferait le bonheur du monde et on mettrait à terme tous les maux de tête causés par la morbidité de notre réalité urbaine. Nonobstant que ces propos émis depuis dix-huit années ne fussent guère des projets à l'état idéal, mais un feedback reflétant une réalité tenace qui résistait à toutes ces tentatives déployées en vue de résorber une situation hargneuse.

Seulement, si l'on essaye de relire attentivement la citation de Crozel, on s'apercevra que toute l'armada de solutions appliquées n'était en fait que des décisions unilatérales où l'ostracisme de la partie concernée par l'usage est manifeste. L'usager - l'acteur principal, celui qui est appelé à jouer le premier rôle dans l'environnement bâti et auquel se réfère la notion de « l'espace vécu » qui devrait incarner son mode d'être – est particulièrement tu. Comment voudrait-on que cela veuille bien marcher, alors que la partie prenante, bâton de mesure de toute la symphonie urbaine, est exclue du concert ? Une maïeutique sans sujet ne pourra être que caduque. Les malaises urbains, inférés par l'incongruence relationnelle de l'usager à son réceptacle, dégradant le cadre de vie et entravant ainsi toute amélioration des conditions de vie dans la ville, ne sauraient être discernés dès lors où cette dialectique spatiale révélatrice n'est aucunement interrogée.

Faut-il rappeler qu'à la base, le pouvoir de décider pour la collectivité, détient sa légitimité d'une décision citoyenne sous une quelconque forme de représentativité ? Et il est établi que la représentativité est une alternative

substitutive dans un contexte où la participation directe du sujet s'avère être dérogée pour une raison de faisabilité. Pourtant ce citoyen qui octroie cette légitimité se trouve t-il proscrit du processus décisionnel qui préside à la formation de son cadre de vie le plus vital. Ainsi il serait défectueux d'ignorer cet acteur principal dans le dit processus, ou feindre, au nom d'une prétendue érudition, de connaître mieux que lui ses propres doléances de bienséance. Hassan Fathy (1970) récusant cet état de fait, en poussant la question à son paroxysme idiosyncrasique, souligne que : « *L'esprit de chaque homme est si complexe que ses décisions sont toujours uniques. Sa réaction devant les choses environnantes est uniquement sienne. Si vous considérez les hommes comme une masse dans vos rapport avec eux, si vous extrayez et exploitez les éléments qu'ils ont en commun, vous détruisez les éléments uniques de chacun* ». ⁸

L'importance de la participation de l'utilisateur concerné dans la production de son cadre de vie, est d'autant plus progressivement perçue dans les pays développés qu'elle est atone voire chimérique chez les sociétés du sud méditerranéen. Tout un processus participatif est entrain d'être mis sur pieds par ceux qui ont assimilé son intérêt quant à la réussite de leurs projets (Loncle et Rouyer [2004]). Allant de l'information et la consultation à la concertation et la codécision en passant par le syndrome NIMBY (acronyme de «Not In My Back Yard»), le phénomène d'implication patente de l'utilisateur dans les projets qui le touchent dans sa demeure, dans son quartier, voire même dans sa ville, dans son agglomération ou dans sa région, est l'un des sujets les plus en vogue aujourd'hui. Des actions procédurales y sont tentées afin d'aboutir à des résultats sans cesse remis en cause en vue d'une éventuelle amélioration de l'opération⁹. En revanche, lors de nos débats sur la dégradation de notre cadre de vie, c'est plutôt rarissime de voir cet écueil, pourtant crucial, abordé.

5- En guise de conclusion

On aura toujours beau de parler de la dégradation de l'environnement bâti et plus généralement du cadre de vie, mais tant qu'une préoccupation patente ne soit assignée à la question de la relation spatiale entre l'être et son contexte environnemental, l'usager et son réceptacle existentiel, le monde perçu et le monde vécu, le résultat ne sera qu'un perpétuel quiproquo.

Faire contribuer d'une manière efficiente l'usager, ou plutôt lui restituer son droit, dans la formation de son cadre de vie, est un des plus grands défis que devraient relever les décideurs. Il n'y a point de plus légitime ni de plus naturel pour la notion d'être-au-monde, que de renouer la relation entre l'être et le monde, son monde ; et cesser de l'entraver. Car sans notre attitude pervertie par un égotisme pléthorique, cette liaison n'aurait jamais été rompue et l'état symbiotique qui devrait régner entre le perçu et le vécu ne s'aurait aucunement été éclipsé.

N'est-il point grand temps que nous, les concepteurs de cadres de vie, au même titre que les autres parties qui en détiennent un pouvoir de décision, prenions conscience de cet état de fait et de renoncer à notre vision hautaine et éradicatrice ? Car à mon sens, il s'agit d'une question de mentalité et de culture avant qu'elle soit celle d'institutions et de procédures.

La question aurait pu être, de surcroit, plus approfondie en posant le problème d'une manière inverse : au lieu de se demander comment faire participer l'usager dans le processus décisionnel, ne serait-il guère plus judicieux de se demander s'il faudrait bien revoir le rôle des autres acteurs spatiaux et leur intervention

dans la liberté du choix adopté par l'utilisateur ? Cela relève d'un changement de paradigmes, requérant, selon Kuhn (1972), une révolution épistémologique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES :

¹ Chez les Eskimos étudiés par Marcel Mauss au début du XXe siècle, les noms des groupes se confondent avec les noms des lieux qu'ils désignent et qui les accueillent. Voir Guy Di Méo, (2008).

² Camille Amoura, La place et le rôle du « Contrôle » dans la Théorie de l'Autodétermination, thèse de doctorat en psychologie sociale, École Doctorale Sciences de l'Homme et de la Société, UFR Lettres et Sciences Humaines, Département de Psychologie, Université de Reims Champagne-Ardenne, France, soutenue le 5 décembre 2013.

³ Jennifer G. Laguardia et Richard M. Ryan, (2000)

⁴ Idem.

⁵ Ibid.

⁶ Luca Pattaroni et al. (2009)

⁷ Breviglieri, M. & Trom, D., (2003)

⁸ Voir Fathy Hassan, *Construire avec le peuple*, Editions Sindbad, 1970.

⁹ Voir à titre d'exemple Poquet (2001)

BIBLIOGRAPHIE

- 01 Bertrand M.J. « Espace et perception : discussion ». L'Espace géographique, n° 4 (1974), p. 238-240
- 02 Breviglieri, M. & Trom, D., (2003), « Troubles et tensions en milieu urbain. Les épreuves citadines et habitantes de la ville », in Les sens du public : publics politiques et médiatiques, D. Céfaï et D. Pasquier, PUF, 399-416
- 03 Choay F, le règne de l'urbain et la mort de la ville, in. La ville art et architecture en Europe 1870-1993. Centre Georges Pompidou, (1994).
- 04 Crozel B., Urbanité et citoyenneté. Paris, L'Harmattan, (1998)
- 05 Deci, E. L., & Ryan, R. M. (1985a). The general causality orientations scale: Selfdetermination in personality. *Journal of Research in Personality*, 19(2), 109-134. doi: 10.1016/0092-6566(85)90023-6
- 06 Deci, E. L., & Ryan, R. M. (1985b). *Intrinsic motivation and self determination in human behavior*. New York: Plenum.
- 07 Deci, E. L., & Ryan, R. M. (2012). *Motivation, personality, and development within embedded social contexts: An overview of self-determination theory*. In R. M. Ryan (Ed.), *Oxford handbook of human motivation* (pp. 85-107). Oxford: Oxford University Press.
- 08 De Lauwe Chombard, P.H., La fin des villes, mythe ou réalité, Colman-Lévy, (1982)
- 09 Di Méo G., Le rapport identité/espace Éléments conceptuels et épistémologiques, halshs-00281929, version 1 - 26 May (2008)
- 10 Hoyaux, F.-A., Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant. Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter, *Cybergéo*, n°102, (2002)
- 11 Klaine R., In « Écosystème urbain et psychisme humain », *Métropolis, Écologie urbaine, nouveaux savoirs sur la ville*, n°64- 65, novembre (1984).
- 12 Kuhn T. S., *La Structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Collection Champs (1972)
- 13 Laguardia J.G. et Richard M. R., « Buts personnels, besoins psychologiques, fondamentaux et bien-être : théorie de l'autodétermination et applications », in *Revue québécoise de psychologie*, vol. 21, n° 2, (2000)

- 14 Pattaroni L. et al. « L'habitat en questions » EspacesTemps.net, Textuel,(2009) 29.10.2009 <http://espacestemp.net/document7934.html>,
- 15 Poquet G., Démocratie de proximité et participation des habitants à la politique de la ville – De la promiscuité des cages d'escalier à la reconnaissance du citoyen-usager, CREDOC, Cahier de recherche N°168 juillet (2001)
- 16 Reeve, J. (2012). A self-determination theory perspective on student engagement. In S. L. Christenson, A. L. Reschly & C. Wylie (Eds.), *Handbook of research on student engagement* (pp. 149-172). New York, NY, US: Springer Science + Business Media.
- 17 Sarrazin, P., Pelletier, L. G., Deci, E. L., & Ryan, R. M. (2011). Nourrir une motivation autonome et des conséquences positives dans différents milieux de vie: Les apports de la théorie de l'autodétermination. In C. Martin-Krumm & C. Tarquinio (Eds.), *Traité de psychologie positive* (pp. 273-310). Bruxelles: De Boeck.